

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal
8 heures du matin à 6 heures
soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 26
(Imprima Latina)

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

IV Année Num. 818—698

M. Jonnart

M. Jonnart, le nouveau ministre des travaux publics, est un des plus jeunes orateurs de la Chambre, mais c'est aussi l'un de ceux qu'elle écoute avec le plus de faveur et dont la parole a le plus d'autorité.

Cette faveur particulière qui l'a désigné au choix de M. Casimir-Périer se manifeste aussitôt qu'il paraît à la tribune. On lui accorde le silence, l'attention et même une sympathie dont les socialistes sont les seuls à se défendre. Il parle, et on l'applaudit, on l'acclame, et l'assemblée ondule comme une meraison sous le souffle de son ardent discours.

Si son attitude et sa tenue ont contribué à faire de M. Jonnart un des favoris de la Chambre, son éloquence n'est point étrangère. Elle a singulièrement grandi depuis ce premier discours sur les soies, qui fut une révélation, et nous venons d'en mesurer l'envergure et le vol dans ce grand débat sur la commission d'enquête. Il est facile, dès maintenant, de prévoir jusqu'où elle ira le jour probablement prochain où il se prendra corps à corps avec les socialistes sur quelque question ou les dossiers et les statistiques n'abourdiront plus son puissant coup d'aile.

Né en 1857 M. Jonnart a 38 ans; c'est, pour un homme politique, la jeunesse, et pour un ministre, mieux encore que la jeunesse. Chef de cabinet de M. Tigran, alors gouverneur général de l'Algérie, député en 1881, il aborda pour la première fois la tribune en 1891, et l'on vit tout de suite qu'elle ne lui faisait pas peur.

Il était là comme dans son cabinet, maître de sa parole, sûr de lui-même, et le mot juste lui venait naturellement aux lèvres. Spirituel, sans recherche, il se montra éloquent sans apprêt. Rien d'appris, rien d'étudié; ses travaux préparatoires et sa compétence très évidente en avaient fait un improvisateur qui exposait ce qu'il savait si bien dans une langue très châtie, très pure, très ferme, pleine de finesse et dont la sérénité rajoutait Challemel-Lacour. Point de périodes à élire, de déclamations ni de lieux communs; sa phrase était sobre, élégante, d'une précision et d'une correction remarquables, relevée et là par un mot plus vif qu'un trait plus fin, avec ce tout à faire, cette légèreté, ce abandon qui manquent à M. Challemel-Lacour. Il se révèle comme un maître charmeur et la Chambre en parut vainue.

La parole se recommandait véritablement par la grâce, la finesse et une douce plénitude qui n'avait rien de vulgaire, l'accent était aimable; mais, apostrophé, il cinglait les interrupteurs et ils s'aperçurent qu'il avait parfois la dent un peu dure.

Dans cette logique et violente bataille de deux jours qu'il a livrée aux socialistes le mois dernier et qui s'est terminée par l'éclatante victoire du gouvernement, M. Jonnart nous est apparu comme un militant, comme un lutteur, comme un des résardants qui ont le courage de leur opinion, dont la parole anime et réchauffe, dont la passion vous emporte dans son vol comme un tourbillon, mais qui, toujours sûr de lui, maître de sa pensée, est constamment protégé contre tout écart par son empire sur lui-même et aussi par un sentiment de dignité, par une habileté de décence qui devraient bien imiter les grossiers interrupteurs.

Il a supporté avec courage et sangfroid les assauts des socialistes, sans rien l'empêchant de tenir bon, sans qu'aucune provocation, aucune violence l'aient fait rompre d'une semelle ou se déchirer à son tout contre ces furieux. Et il y avait, de sa part, un très réel mérite à dominer ainsi dans le cirque, au milieu des fauves qui rugissaient autour de lui, dans cette orageuse symphonie où ses adversaires lui refusaient ce minimum de déférence et de respect que l'on se doit entre collègues, pour lui substituer l'injure permanente et prémeditée, une persistance et une aptitude d'injure dont on ne se fait pas la moindre idée dans le public.

On l'interrogeait sur les bancs où siégeaient les radicaux, on l'apostrophait aux deux extrémités de la Chambre où campent les socialistes, on essayait d'écouter sa voix sous les protestations et les invectives; impassible, l'idée fixe, les dents serrées, il attendait l'silence et, entre deux tempêtes, il reconnaissait la flagellation.

Dans ce discours qui a rempli presque toute une séance, sa voix a eu des éclats que nous ne lui connaissons pas encore. Avec quel accent il qualifiait ces communistes voyageurs en révolution qui poussent aux pires violences les égarés! Avec quel dégoût il parlait de ces artisans de ruines qui vivent et s'engraissent des misères de la grève; avec quelle indignation il flétrissait les ennemis de la liberté du travail, ceux qui chargent ces bombes que d'autres lancent! Comme on le sentait impatient de marquer au rougissement ces exploiteurs des ouvriers, tous ces complices de l'anarchie, tous ces fauteurs d'émeutes!

La chambre compte des orateurs plus abondants, elle n'en renferme pas de plus électriques, de plus habiles, de plus prompts à débattre un prétexte, à détailler un mensonge, à faire l'autoptie d'une lâcheté.

Avec, très libéral et même très socialiste dans le bon sens du mot, M. Jonnart n'est pas un de ces hommes que la haine des révolutionnaires pousse dans la réaction. Esprit très ouvert, très audacieux même, il s'y associe avec l'évidence et sincère volonté de les faire aboutir. Les revendications ouvrières n'auront pas de défenseur à la fois plus éclairé et plus ardent; le progrès ne lui fait pas peur et une passion de justice le tourmente. Si les conjurées puissent en est l'illusion de croire qu'elles trouveront en lui un défenseur systématique, elles se trompent; il défendra leur cause dans ce qu'elle a de juste, mais il se retournera contre elles pour prendre en main la défense des faibles, des déshérités lorsque leurs revendications lui paraîtront équitables.

Il y a quelque chose du puritan dans sa tête ronde aux cheveux rasés; son Amé aussi est puritaire. Il faut entendre par là que ce jeune ministre entretient et cultive en lui un idéal très élevé du devoir, de la justice et du droit.

PAUL BOSO.

MENUS PROPOS

Samedi 20 Janvier.

Les vers s'y mettent.
Un rimeur inconnu m'envoie la composition suivante. Victor Hugo eût été plus lyrique,

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO—Dimanche 21 Janvier 1894

Lamarque plus sentimental et Musset plus troubant; Coppée eût trouvé des accents plus harmonieux et Baudelaire une forme plus parfaite, mais Sully Prudhomme lui-même ne serait pas plus philosophique.

Négociation

Le Tentateur.—Bon Joseph, mon ami, mon frère, Si vous trouvez que c'est trop long, Nous vous aurons flanqué par terre. Il le faut, écoutez-moi donc.

Avant deux mois, Joseph mon frère, Si vous trouvez que c'est trop long, Nous vous aurons flanqué par terre. Il le faut, écoutez-moi donc.

Mais, aujourd'hui, Joseph, mon frère, Vous ét' notre homme, écoutez donc, Sans vous nous ne pouvons rien faire.

Cédéz, ça ne sera pas long.

Grand merci de la préférence Et du carthaginois cadeau, Mais ayez donc la complaisance De me laisser à mon tombeau.

Jésus mort pour ces aventures Vous ne m'a ferez pas deux fois...

Je sais... vos intentions sont pures, Mais j'aime mieux le fond des bois.

Cherchez donc uno autre... Pour c'est de moi, même à canon,

Croyez-moi, jole dis sans frime, J'accepte pas, non, non, non!

Le Tentateur.—

Bon Joseph, tu nous désespoires! Va-t-il falloir qu'à Montero, A Jean Borda, à Chucarro, A Vilaza, hommes austères,

A Pérez, tête refrognée, A Bazu, cher aux sacrifiants, A Taies, dieu des philistins, Nous laissons l'arbre et la cognée?

Bon Joseph, mon ami, mon frère, Ne fais pas le récalcitrant; Sois l'ami de notre président; Le resto sera mon affaire.

El Cristo.— Dieux! Julot, quel entêtement! Laisse-moi boucler ma valise; A Palermo, Saenz m'attend, El j'ai promis à... Cydalise... C'est trop prier... Joseph, donne

Je l'œux, tu seras président... Ne te monte pas la colonne, Ça n'sera que pour un instant.

Puisqu'il le faut, Julot, mon frère, Mets sur mon épaule cello croix (A part) Mais si je gravis le Calvairo, J'y suis, j'y reste, cello fois.

(Pour copie conforme et sans garantie du Gouvernement ni du Parnasse.)

Pessée

L'ATTENTAT DU PALAIS-BOURBON

ges du bois de Meudon, qui gênent les promeneurs et des ravages causés par le gibier. La discussion est si peu intéressante que le mot de M. Lockroy: C'est le lapin qui a commencé... paraît très neutre et très spirituel.

Troisième question; décidément c'est une sério! M. Dussauroy demande à être renseigné sur la répartition des indemnités aux victimes des dernières tempêtes. Au cours de ses explications, M. Dussauroy veut bien reconnaître que le métier de marin est plus rude que celui de député! Je crois que, sur ce point, M. Dussauroy n'est pas seul de son avis.

Enfin, vers 5 heures, nous arrivons à la quatrième question, la dernière pour aujourd'hui: C'est M. Mirman, le député-soldat qui en est l'objet. Les explications que le ministre de la guerre donne sur le cas du député du Reims sont périlleuses. Si M. Mirman ne donne pas sa démission de député pour reprendre ses fonctions universitaires, il sera appelé sous les drapéaux, le premier novembre 1894, pour accompagner trois ans de service. M. le général Mercier avait déjà dit quelques mots, l'autre jour, en réponse à une question de M. Denoix, mais c'est aujourd'hui qu'il a fait ses véritables débuts à la Tribune. Débuts très heureux, hâtifs-nous de le dire.

Le nouveau ministre de la guerre parle avec autant de précision que de facilité; sa voix est claire, son geste simple, sa physionomie des plus sympathiques. La Chambre a fort goûté cet ensemble de qualités et le lui a témoigné. Qui dira sur la proposition du général Yung, sinon qu'il a été plus confuse encore qu'inutile? Est-ce que la loi ne règle pas les devoirs des députés envers la patrie? Ces devoirs, j'imagine sont les mêmes pour eux que pour tous les autres citoyens.

Quant à l'intervention personnelle de M. Mirman, elle a paru pour le moins intempestive. Le jeune député du Reims regrette que le gouvernement n'ait pas trouvé le moyen de concilier ses devoirs civiques et ses devoirs de député; en d'autres termes, il regrette de ne pas accomplir son service militaire au Palais-Bourbon. Cela se conçoit aisément, mais était-ce bien à lui de le dire?

Au Luxembourg, on a guéri, siégé que pour recevoir le dépôt des trois projets visant les anarchistes. Un de ces projets, celui qui donne au gouvernement les crues dont il a besoin pour renforcer la police, n'est venu à l'unanimité sur un rapport verbal de M. Boulanger; les deux autres ne pourront être adoptés que lundi, car il est indispensable de nommer, au préalable, des commissions spéciales pour les examiner.

ÉGÈNE POURTÉ.

Paris, 16 décembre.

Un de nos confrères a recueilli, à la prison de la Santé, les déclarations suivantes relatives à Vaillant:

Vaillant occupé depuis lundi une cellule double de la 4^e division; il est au secret le plus absolu de la personne, si ce n'est M. le directeur, M. le contrôleur et un gardien spécial qui le surveille pendant toute la journée, dans sa cellule. Le même, ne peut s'approcher de lui. Mardi dernier, le médecin de la Santé a extrait le clou que Vaillant avait dans la cuisse, il y était si profondément enfoncé qu'il l'a presque traversé. Ce clou, entré par la face intérieure de la cuisse, a été extrait de l'autre côté, où l'on a pratiqué une incision. Le blessé va aussi bien que possible.

Vaillant est très sage et très doux; il cause peu et se contente de répondre aux questions générales que lui posent le directeur ou le contrôleur de l'établissement. Depuis qu'il est ici, contrairement à ce qu'on a dit, il n'a pas écrit une seule ligne, ni même manifesté la volonté d'écrire. Il lit les ouvrages de la bibliothèque qui sont à sa disposition. Hier, Vaillant a demandé le *Cosmos*, de Monfort; on le lui a donné.

Paris, 16 décembre.

La bombe que Vaillant a fait éclater au Palais-Bourbon était, comme on sait, chargé de gros clous appelés caboches; c'est chez M. Millet, marchand de cuirs, 72, rue du faubourg Saint-Denis, que l'anarchiste, en ayant fait l'achat. L'employé qui le servit, nous a donné les renseignements suivants sur la courte visite de son client:

C'est le vendredi, 8 décembre à 7 heures et demi du soir, c'est-à-dire la veille de l'attentat du Palais-Bourbon, que Vaillant vint dans le magasin; il commanda tout d'abord un kilo de clous à grosse tête, et quand l'œuf pesa la commande, il se ravi et me dit: «Il n'y en aura pas assez; mettez encore, une douzaine de plus.»

«Comme je lui demandais s'il fallait faire un second paquet, il me dit: «Il n'y en aura pas assez; mettez encore, une douzaine de plus.»

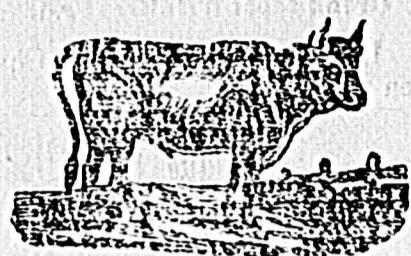
M. Millet n'a pas été interrogé par M. Payer, juge d'instruction; c'est simplement un agent de la sûreté qui a été chargé de recueillir dans le magasin du marchand de cuirs les renseignements relatifs à l'achat de clous par Vaillant.

Paris, 16 décembre.

Le juge d'instruction, M. Mayer, s'est rendu ce matin, chez M. Laporte, marchand de bois, demeurant au numéro 113 de la rue de la Chambre. Le juge d'instruction a demandé à M. Laporte ce qu'il y avait de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu'il n'avait plus rien à ajouter à sa déposition première, ni lui ni sa femme, qui se trouvaient dans le tribunal d'Angers le 1^{er} octobre, n'avaient rien à ajouter à ce qu'il y a de vrai dans les récits, des journaux du matin qui prétendaient à Mme Laporte certains propos sur Vaillant. M. Laporte a déclaré au juge qu

CARNE LIQUIDA (VIANDE LIQUIDE)

Extracto Líquido
PROTEGO Y PEPTONIZADO
DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO
POR
VILLEMIR Y VA DEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUD),
Calle URUGUAY Núm. 175



Medalla de oro París 1880--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado. El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca. Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos. La alimentación de los enfermos asegura la por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR
Taller Mecánico de Carpintería
ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR
DE
CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construcción de puertas, persianas, escaleras a caracol, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican también tinas de fermentación, bocós, y bordalesas para vino, de madera rústica de Europa y del Paraguay.

Barricas para envase de grasa para los saladeros y cajones de todas clases para el uso de las diversas industrias.

NOTA—La casa tiene siempre un surtido de dichos artículos
Teléfono de los dos Compañías.

INSTITUTO UNIVERSAL
CALLE URUGUAY 283 a 291

AGUSTIN M. VASQUEZ—Director
Este Instituto, universitario, prepara los estudios de medicina, odontología, farmacia, y ciencias. Edificio amplio, lujoso y ventilación magnífica. Los salones o encargos a sueldo y a la hora. A la par de los demás papeles, medio papelería y exteriores. Director: M. V. B. B.

LICEO FRANCO-URUGUAYO
127—CALLE DAIMAN—127
GRAN COLEGIO PARA SEÑORITAS
Este colegio proyectado a las necesidades de educación e instrucción de las señoritas, es de alto y medio. Aulas en las clases elementales de 110 mts. sólido, plan, casco, díptico, etc. Recibiendo alumnado de todos los países, medio papelería y exteriores. Director: M. V. B. B.

El colegio de niñas tiene caras es para confeccionar las alumnas, así como de precios.

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO
Calle Mercedes 38a y 38b
98, 100, 102—ESQUINA FLORIDA—98, 100, 102

CASA DE CONFIANZA
Se recomienda a los señores por su surtido especial para menaje, cocina y artículos útiles en general.
Los novios no deben casarse antes de hacer una visita al Sótano del Bazar Enciclopédico en donde pueden encontrar lo necesario para que acompañe a la felicidad, lo que es imprescindible para la prosperidad.

Todo a precios fijos y sin competencia

Gran Fabrica de Calzados a V. por
DE

MAXIMO SERÈ Hno.
CALLE URUGUAY NUMERO 161 ESQUINA ARAPEY
Casa Premiada en la Exposición de París de 1878
Completo surtido de calzados, zapatos y artículos.
Venta al por mayor a precios sumamente bajos.
La factura que se pide, se siempre será de primera calidad.
BUENO Y BARATO

AUGUSTIN FILON 27

LE CHEMIN QUI MONTE

—Qu'est-ce que cela fait, marraine, ce que M. Robert pense de moi?

A son tour la vieille fille ne répondit rien et se remit à rêver.

Puis, au bout d'un instant, elle murmura: «Mon pauvre Robert! Il cherche son chemin... Pourvu qu'il ne se trompe pas de route!»

Belair avait primièrement une maison de paysan, composée de trois grandes pièces: la cuisine, le pâtre et la chambre. A la maison attenait la grange haute de trente pieds et longue dessous. Le bâti lourd et guignard et la maison, à cause de son heureuse situation et de sa belle vue. Il attendit vingt ans pour la payer cinq cents francs moins cher, et élira un étage au dessus des chambres du rez-de-chaussée. Son fils, juge à district, a acheté une maison moderne à la vieille bâtisse. M. Le Maréchal, à son tour, avait construit une remise,

Lorsqu'il se soulevait sur le bord, il voyait se creuser en abîme, au dessous de lui, la large vallée du Drac, semée de hânes villages et sur laquelle s'ouvrait au loin, à gauche, la vallée

de l'Isère. Le Drac apparaissait, çà et là, dans les arbres, faisant miroiter au soleil ses eaux incolores qui glissaient entre des îlots de sable gris. Parfois il rognait pardessus ces îlots de sable en une seule nappe, immense, superbe, écumant, blanc de rage et mâchant si furieusement ses cailloux que le bruit de sa course s'entendait à une demi-lieue.

De l'autre côté de la maison, c'étaient des vergers en partie râpés. Au delà commençait la grande montagne, aride et noire, dont les moutons avaient fait une sorte. Elle montrait ses flancs jaunes profondément ravinés, lâvés et rongés jusqu'à ras par les torrents de printemps. Là-haut, rien ne poussait, rien ne vivait.

Les chasseurs eux-mêmes n'y montaient plus. Ceux qui s'y risquaient en été, après la fonte des neiges, découvraient, à demi enterrés sous la végétation, les restes de humains ébâchés depuis plusieurs centaines d'années. C'est là qu'on pouvait surprendre le lourd travail des siècles, la pierre taillée et relevant rocher, l'œuvre des hommes, assis et perdus de nouveau dans la soin de la nature. Les regards de Robert trouvaient ces nids, erraient dans ces solitudes, y ressuscitaient la vie primitive. Puis,

changeant d'altitude et s'appuyant sur l'autre

coule, il voyait, ou dérisait, sous un dôme léger de vapeur, fait des fumées de safrage et de du volupté eux oublie de soi-même à la conscience, la grande ville dont le télégraphe et le aiguille de son existence personnelle, il aimait le chemin de fer venait de faire un faubourg ou détestait la vie, suivant ses heures et ses mœurs. Ses sentiments semblaient se mouvoir se gonfler ou se fondre comme les nuages qui passaient au-dessus de sa tête.

En quinze ans Mme Garnier, Robert se rendit chez les Chapuis, que son apparition émuait beaucoup. Il y a un vieux proverbe qui dit:

Fin, fourbe et courtois,
En bon Dauphinois.

Courtoisie à part, le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»

(A suivre)

—Le père Chapuis était un Dauphinois très passeable. Petit, mal bâti, traînant la jambe; de gros yeux noirs inquiets roulant sous la brouillasse grise de ses sourcils une face brune, presque verdâtre, avec deux plus prononcés comme des ornements qui lui coquetaient les joues, toujours furciant, maigrissant, l'air, tracassé, le tout par contenance et pour sa donner le temps de réfléchir. Car il était fort calme, sans agitation et ses vaines paroles.

«Comment ça, monsieur est venu?... Ça se comprend, ce n'est pas que le temps soit laid...»</